

Annie Mullenbach-Nigay

Elle

Je suis arrivée hier soir, il pleuvait et il faisait nuit. Ici, dès qu'il pleut, il fait nuit, surtout en arrière-saison, « en morte-saison », comme disent les gens du coin. Tout est mort. Les volets des villas, fermés, les parasols et les transats, repliés, les fauteuils de plastique, empilés dans le coin des terrasses. Et vides, les bancs sur la promenade.

La girouette a grincé toute la nuit. Un grincement de gonds rouillés, les gonds d'une vieille porte de grille que l'on aurait oublié de refermer derrière soi, parce qu'on attendrait encore quelqu'un, quelqu'un qui ne viendrait pas, pas cette nuit, pas encore. Mais je l'ai entendue, elle. Malgré la girouette, malgré la pluie, malgré tout, je l'ai reconnue. Depuis si longtemps. Ce temps loin d'elle, ces années. Oui, je l'ai reconnue, une façon de se glisser, à peine un frôlement et puis un souffle jusqu'à la sentir là, toute proche, derrière les persiennes, derrière la porte, peut-être, inquiétante.

Il y a eu un temps où je ne la craignais pas. C'était avant, avant lui, avant elle et lui. Je n'étais pas méfiante alors. J'étais jeune. Et amoureuse. Il était jeune aussi. Et amoureux. Du moins il me le disait et cela suffisait.

Il l'avait aimée, elle, avant moi. Il devait bien l'aimer encore. Un amour assagi, disait-il, une vieille maîtresse... oui, c'était ça, une vieille maîtresse et il riait en m'embrassant. Et il me serrait fort, si fort que j'en trébuchais, livrée à ses bras, à ses baisers, aux mille étoiles qui éclataient par tous les pores de notre peau et nous tramaient un ciel de lit sous lequel s'abritaient nos amours. J'étais jeune, elle était vieille. Elle était belle. Encore et toujours

belle. Une beauté trompeuse qui cachait sous un calme de circonstance des colères farouches. Des fureurs à vous briser, à s'emporter, à emporter...

Cette nuit, je me suis levée pour fermer la fenêtre. Il y a des doubles vitrages à présent. Et des doubles rideaux, doubles et doublés. J'ai même donné un tour de clé de plus. Un réflexe idiot. Comme si elle allait... Rien. Le vide. Et les battements désordonnés de mon cœur. Je n'avais pas pris mes pilules. J'ai fini par m'endormir au rythme du flux chaotique du sang dans mes artères... Il me reste ça, un cœur, même chaotique.

Ce matin, lorsque j'ai ouvert les volets, avec des précautions de convalescente mal guérie, je ne l'ai pas vue. Repartie comme elle était venue, une habitude, et une brume à ne pas voir plus loin que le dossier du banc, en bas, repeint en vert. N'était-il pas bleu avant ? Mais tout me semblait bleu à la lumière de nos amours. Nous y avons même gravé nos initiales. Se pourrait-il ?... Je suis descendue, une écharpe jetée en hâte sur les épaules. Un A et un M collés, le A penché pour épouser la première barre du M. Nous nous étions épousés cet été là, des épousailles à notre façon, nous deux seulement, à la vie à la mort. Il y a des photos, prises par un touriste obligeant. Une robe bleue de ciel appuyée contre un costume bleu marine. Et elle, derrière, très calme, attendant son heure. Ce matin aussi elle doit attendre, quelque part dans cette brume qui engloutit tout, même les bruits, même les odeurs, un univers aseptisé qui nous rapproche et nous éloigne.

J'ai pris mon petit-déjeuner dans le seul café encore ouvert, entre le marchand de journaux et le boulanger, les autres bars et restaurants fermés, cadenassés derrière leurs rideaux de fer en attente des beaux jours. Le patron ne demandait qu'à répondre à mes questions.

« La villa des Pins ? Elle est toujours là, oui... »

Ici tout le monde se connaît. Tout au plus cinq cents habitants, dix fois moins qu'en « saison ». Et la villa est connue, elle a une histoire. Et ici, les histoires de chacun intéressent tout le monde. Il a continué :

– Vous êtes de la famille ? Je veux dire des anciens propriétaires des « Pins »...

« Anciens »... C'est vrai, je ne suis plus jeune. Il m'a regardée de biais par-dessus la corbeille de croissants, jeune, lui, et chauve et déjà bedonnant comme l'était son père si ma mémoire est bonne, et elle l'est terriblement pour tout ce qui s'est passé ici. De la famille... l'avais-je jamais été ? Une histoire d'amour avec le fils de la villa des Pins...

– Triste d’avoir vu cette maison fermée si longtemps ! C’est bien qu’ils la louent à nouveau. Vous pourriez vous renseigner pour la belle saison...

Je l’avais déjà eue ma belle saison, j’avais même cru qu’elle pourrait durer toujours. C’était compter sans « l’autre »... J’ai terminé mon croissant.

– A demain ? m’a dit le serveur avec autant d’affirmation que d’interrogation.

Je ne sais pas vraiment de quoi demain sera fait, ni pourquoi j’ai eu l’envie de revenir tant d’années après, tant d’années sans la revoir. Toujours là, elle.

Le marchand de journaux faisait des mots croisés derrière sa caisse, ou l’un de ces nouveaux jeux à la mode, des casse-tête de nombres à se donner la migraine, ou à passer le temps, ce temps qui passe si vite lorsqu’on le regarde de loin.

« Les Nouvelles maritimes » ? Il en avait entendu parler, un hebdomadaire local qui n’existait déjà plus lorsqu’il avait pris la gérance du magasin. Il n’était pas d’ici, une envie qui lui était venue à force de passer l’été dans la région, des baignades pour les enfants, du soleil pour sa femme. Mais un annuaire des marées, il avait ça, oui, bien sûr. Et pour les « Nouvelles maritimes », il a eu un grand geste vers l’extérieur et il a ri : « Voyez ça vous-même ! Quoique aujourd’hui, avec cette purée de pois !... »

La « purée de pois » me semble avoir encore épaissi. On ne voit même plus la couleur du banc sous la fenêtre. Une brume qui remplit la bouche, le nez, les yeux, les oreilles, une brume ouatée, oppressante, dangereuse. Et elle aussi que je sens là, à l’affût.

J’ai toute la journée pour me préparer. Elle ne viendra pas avant le soir, comme hier. Mais elle ne m’aura pas par surprise. J’ai décidé d’aller au-devant. Je connais le chemin, je l’ai fait tant de fois. Il passe devant la villa des Pins bien sûr, tout au bout de la jetée, la dernière maison, une bâtisse de pierre aux encorbellements surannés, compliquée de clochetons à toits d’ardoise. La fenêtre du haut, celle de la tourelle, c’était la sienne. C’est de là qu’il la guettait, elle, avant que je ne fasse irruption dans sa vie, avant qu’il ne me guette, moi. Elle arrivait côté façade. J’arrivais côté jardin, un chemin que nous avons découvert et qui évitait la jetée toujours encombrée l’été, une sente discrète reliant l’hôtel, où ma tante et moi étions descendues, avec la villa que sa famille occupait chaque année. Il me rejoignait avant même que j’aie tourné le coin de la grille. Cette grille où je m’accroche des deux mains, submergée par une houle de sentiments violents inextricablement mêlés de douceur. Martin... Il

m'embrassait. Cette année-là, il était seul dans la villa, les autres – ses parents, un contingent de frères, sœurs et cousins – le rejoindraient plus tard. Il s'était débrouillé, un prétexte quelconque, pour être seul avec elle. Une passion qui avait mûri les étés précédents et qui devenait exclusive. Elle. Et puis il y avait eu moi, presque tout de suite, les premiers jours de juillet. Moi, livrée à moi-même, ma tante bronzait et papotait sur le sable et aux terrasses. Lui, moi, et presque tout de suite l'amour, les baisers... et l'autre qui s'estompait en arrière-plan, brusquement exclue.

Il ne m'en avait rien caché. Une passion comme celle-là ne pouvait s'oublier totalement. Mais il m'aimait et souhaitait passer sa vie avec moi. Tant pis pour elle ! Il avait eu un clin d'œil complice : on pourra continuer à la voir tout de même, chaque été ! Je ne l'ai jamais revue, je ne suis jamais revenue après, ni ici ni à aucun autre endroit où nous aurions été susceptibles de nous rencontrer. Jamais.

Je ne me souvenais pas que le chemin soit si escarpé. Avec la brume on distingue mal les rochers, et je ne suis plus aussi agile. Je me rappelle qu'ici il me tenait la main pour sauter par-dessus la faille. Je vais y aller tranquillement, j'ai tout le temps. Elle sera au rendez-vous je le sais. Elle vient vers moi comme je viens vers elle. Après toutes ces années. Et voilà qu'il me prend une impatience. Arriver avant elle. Etre la première. La voir s'avancer, la dominer. Les roches glissent. Me cramponner, m'arrêter pour souffler. Maudit cœur ! J'ai encore oublié mes pilules.

C'est là, je reconnais la longue pierre plate où nous étalions nos serviettes, une cavité entre deux rochers, notre chambre d'amour, lui, il préférerait dire « notre plage-avant ». Il m'embrassait, debout à la pointe au-dessus du vide, deux corps enlacés pour une seule figure de proue, et il criait : « Je t'aime ! » à n'en plus finir. Et elle nous entendait. Il y avait des jours où nous n'allions pas jusqu'au bout, nous savions qu'elle y était déjà. D'autres encore où elle arrivait à nous surprendre, tout brûlés de soleil et d'amour nous ramassions nos affaires et rebroussions chemin.

La brume s'est faite moins dense, une lueur qui tente de la traverser à contre-jour et la déchire par le travers dispersant des volutes de coton blanc sur la tête des rochers, morceaux de voiles éclatées sous la fulgurance d'un premier et dernier rayon de soleil. Et elle, là, devant moi, étendue sur le sable en contrebas. Et son parfum... « Tu as son odeur »... et il me dévorait de baisers, allongés sur la pierre après le bain. Je n'étais pas jalouse, c'est volatile une odeur. Une passion l'est beaucoup moins. Je n'étais pas la première passion de Martin. Elle l'a

emporté sur moi. Elle l'a emporté lui. « Nous partirons tous les deux », disait-il, c'est avec elle qu'il est parti. Il y avait un mot punaisé sur la porte du garage à bateaux, vide. « Je rentrerai à la marée montante. Excuse-moi. » et en bas, griffonné : « je t'aime ».

Il m'aimait, m'entends-tu ?

J'ai crié, face à elle. J'avais crié aussi après que les secours eurent abandonné les recherches, après que ses parents, prévenus, furent arrivés, incrédules et hagards – « Elle était sa passion », sanglotait sa mère – après que ma tante m'eut écartée, inutile de compliquer une situation déjà suffisamment grave.

Il m'aimait et je l'aimais, et tu me l'as pris ! Et, pas un jour, je n'ai cessé d'y penser et, pas un jour, je n'ai cessé de penser à toi, à ce moment où j'aurais enfin le courage de revenir te le dire en face. Tu me l'as pris, et d'autres avant et après... mais lui !

Tu avances, tu ne reculeras pas, moi non plus. J'ai le cœur en désordre. Je vais m'allonger sur la pierre plate entre les rochers, c'est là qu'il me faisait l'amour et toi, au loin, qui t'approchais...

Tu montes, tu seras bientôt là. Je t'attends. Un jour, nous t'avons laissée venir jusqu'à nous frôler, une idée de Martin, un frisson de mauvais goût... plus jamais ça ! Tu viens, je ne te fuirai pas, j'en serai bien incapable. Tu vas te glisser sur moi et je te laisserai faire. Tu vas me prendre comme tu l'as pris, lui.

Je sais pourquoi je suis venue jusqu'ici. Le retrouver. Enfin. Me fondre en lui comme je vais me fondre en toi. Toi, la mer.